

Jean-Philippe
Domecq

Robespierre, derniers temps



*Les yeux sont le trait sûr, habituellement rayé d'écaille,
gille blanc rayé bleu, les dents blanches rayées rouge.*
(croquis de prise-nature à une séance de la Convention)

folio **histoire**

COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

Jean-Philippe Domecq

Robespierre, derniers temps

*Édition revue et augmentée
de*

La littérature
comme acupuncture

Gallimard

L'ouvrage *Robespierre, derniers temps* a paru
aux Éditions du Seuil en 1984.
« La fête de l'Être suprême et son interprétation »
a été publié par Pocket en 2002.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la présente édition.

Jean-Philippe Domecq est romancier, auteur notamment des deux cycles romanesques des « Ruses de la vie » et de « La Vis et le Sablier » ; et, essayiste, il a composé une « Comédie de la critique » sur l'art contemporain et sur la réception littéraire.

ROBESPIERRE, DERNIERS TEMPS

À Francesco Rosi

Chercher l'homme au-delà du tombeau

MARAT

J'entends, j'entends le sifflement d'une varlope qui va et vient pesamment. On pose une scie sur l'établi. Des pas dans la cour, une planche qu'on range contre le hangar. Quelques mots, une question, du plus jeune ; l'autre voix, plus grave, lui répond, bientôt couverte par la scie qui mord sur le bois.

L'eau a giclé au visage, les mains se posent au bord de la cuvette. Le visage reste penché, l'eau ruisselle sur la pommette, dégoutte du menton. Mèches de cheveux entre col et peau, blondes encore et presque grises. La main droite se saisit de la serviette, le buste se redresse, la serviette enveloppe le visage, étoffe rêche entre les ongles, qui s'attardent aux tempes.

Frémissement de soie, il a enfilé sa robe de chambre et regagné la pièce voisine. On le retrouve près de la fenêtre, lisant un feuillet. Les carreaux ont la clarté bleue de l'aube, un peu d'humidité perle au bas des vitres. La peau sur la joue est de papier mâché, son grain redevient lisse à la saillie du maxillaire.

Des pas dans le corridor de planches, Simon-à-la-jambe-de-bois est entré sous le porche. Brout, son poil roux, le devance dans la cour et vient tourner autour de son écuelle, près de la pompe.

Il a relevé ses lunettes, deux cercles d'argent brillent

entre les cheveux. La gazette dépliée sur le bureau, il la jette sur le lit.

Réajuste ses lunettes, reprend la lecture du feuillet manuscrit, s'asseyant distraitement. Il se penche sur les autres pages. De temps à autre on l'entendra raturer, griffonner ; il y aura aussi le frottement du rabot dans la cour. L'image ne bougera plus guère, on entendra :

« Je ne suis pas étonné de constater que nos ennemis s'attachent à nos pas pour nous ôter la vie, plutôt qu'à nos principes pour en triompher » — non, il rature. Et dans l'interligne : *Il est plus facile de nous ôter la vie, que de triompher de nos principes.*

Survole quelques lignes, et : *Quand les puissances de la terre se liguent contre un représentant du peuple — barre ces derniers mots — Quand les puissances de la terre se liguent pour tuer un faible individu — va pour rayer, puis reprend : un faible individu, sans doute, il ne doit pas s'obstiner à vivre.* On l'entend murmurer : *Aussi, n'avons-nous pas fait entrer dans nos calculs l'avantage de vivre longuement. J'ai assez vécu.*

Il rature ces trois mots, et passe au feuillet suivant : *Je trouve même que la situation...* Griffonne : *Je trouve même, pour mon compte, que la situation où les ennemis de la République m'ont placé n'est pas sans avantage. Entouré de leurs assassins, je me suis déjà...* Quelqu'un dans l'escalier. Il va ouvrir. Entre le perruquier.

... Un nuage de poudre, qu'a vaporisé le perruquier, nimbe la tête. On voit vaguement la manche de batiste, le poignet pâle, la main qui maintient un cornet de papier masquant le visage. Le dossier de la chaise, contre le tablier du barbier, blanchit peu à peu. On ramasse le bol où moussait un restant de savon à barbe.

... À l'angle de la table, l'encrier de plomb. Les feuillets. Debout, le buste incliné vers la table, il les relit, tout en boutonnant son gilet. Sa main, d'une virevolte, fait mousser le nœud bouffant de la cravate. Machina-

lement il se rassoit, prend la plume : ... *que par l'amour de la liberté — rature : que par l'amour de la patrie et par la soif de la justice ; et dégagé plus que jamais de toute considération personnelle, je...* — murmure entre ses dents, puis : ... *Plus ils se dépêchent de terminer ma carrière ici-bas* — murmures sur les bancs à gauche — *plus je veux me hâter de la remplir d'actions utiles au bonheur de mes semblables.* — Premiers applaudissements dans les tribunes. — *Je leur laisserai du moins un testament, dont la lecture fera frémir les tyrans et tous leurs complices ; je révélerai peut-être des secrets redoutables* — la main effleure le bois de la tribune, se referme à l'angle du pupitre.

... *Quand nous serons tombés sous leurs coups, il n'y a pas un Français qui ne voulût alors venir sur nos corps sanglants jurer d'exterminer le dernier des ennemis du peuple.* (Ici les journalistes indiquent : « Les citoyens placés dans les tribunes et ceux qui remplissaient la salle, agitent leurs chapeaux en signe d'adhésion et répètent, à plusieurs reprises, les cris de Vive la République ! Périssent les tyrans ! »)

... *Quelle ressource leur reste-t-il donc ? L'assassinat.*

Ils espéraient d'exterminer la représentation nationale par la révolte soudoyée. (...) Ils ne rougirent pas de l'annoncer d'avance à la face de l'Europe. — L'œil va de gauche et de droite. — Ce projet a échoué. Que leur reste-t-il ? L'assassinat.

Ils ont cherché à dissoudre la Convention nationale par l'avilissement et par la corruption : la Convention nationale a puni leurs complices, et s'est relevée triomphante — une vague d'applaudissements s'annonce — mais il leur reste l'assassinat.

Ils ont essayé de dépraver la morale publique — temps d'arrêt — nous avons commandé la vertu, au nom de la République ; il leur reste l'assassinat.

Enfin... enfin, calomnies, trahisons, incendies, empoi-

sonnements, athéisme, corruption, famine, assassinats, ils ont prodigué tous les crimes ; il leur reste encore l'assassinat, ensuite l'assassinat, et puis encore l'assassinat.

Les applaudissements, commandés par les tribunes, descendent vers les bancs, où les députés se lèvent.

Il a la tête penchée vers le pupitre, prend un autre feuillet.

Sur un banc du premier rang, au cours d'une séance semblable, Gérard a noté au bas de son croquis : « Les yeux verts, le teint pâle, habit nankin rayé vert, gilet blanc rayé bleu, cravate blanche rayée rouge (croquis d'après nature à une séance de la Convention). »

En disant ces choses, j'aiguise contre moi des poignards, et c'est pour cela même que je le dis. (...) J'ai assez vécu...

Derrière, le faux marbre peint sur toile décolla un peu du mur.

Il y eut une dernière envolée. *Achievez, citoyens, achevez vos sublimes destinées. (...) Nous vous tracerons de notre sang la route de l'immortalité* — et tandis qu'on votait l'impression du discours à cent cinquante mille exemplaires, l'orateur descendit les neuf marches et se fraya péniblement un chemin, nous disent les journalistes, « parmi une foule de citoyens excités par la joie de voir un patriote échappé aux fers des assassins ». De même, lorsqu'il était allé à la tribune, les patriotes étaient « venus en foule jurer de mettre un terme aux attentats ».

Coup sur coup, il venait d'échapper à deux tentatives d'assassinat.

Paris était en émoi, et entretenu dans cet état. Voilà donc le nouveau recours de l'ennemi, entre les murs l'ennemi intérieur. Pour canaliser la vague d'inquiétude, après l'avoir attisée, il leur rappela que *Quiconque n'est pas maître de soi est fait pour être l'esclave des autres : c'est une vérité pour les peuples comme pour les individus.*

Mais avant qu'il pût commencer à se faire entendre,

il avait fallu que la rumeur s'apaise. La rumeur... deux siècles d'histoire, écoutons la rumeur politique d'alors — il commença ainsi :

Citoyens,

Ce sera un beau sujet d'entretien pour la postérité, c'est déjà un spectacle digne de la terre et du ciel, de voir l'assemblée des représentants du peuple français placée sur un volcan inépuisable de conjurations, lancer la foudre sur les tyrans conjurés contre lui, fonder la première république du monde...

« Première république du monde » à être fondée sur le suffrage universel.

Dès les premières semaines de la Révolution, il avait réclamé le droit de vote pour tous, il mettra trois ans à l'obtenir.

Les premières semaines de la Révolution. 20 juin 1789, serment du Jeu de paume. En ces termes Dubois-Crancé propose que le peintre David commémore l'événement et *anime notre pensée sur la toile* :

Ces murs nus et noircis, images d'une prison, ces planches servant de sièges, cette table à pliants sur laquelle six cents députés, moins un, ont souscrit leur immortel serment, ce ciel, que par la voûte seule ils pouvaient prendre à témoin, ce peuple immense obstruant les rues, attentif, silencieux, comme s'il eût pu les entendre à travers les murs, quel spectacle ! Eh bien, messieurs, que le plus énergique pinceau, que le burin le plus savant transmette à nos arrière-neveux ce qu'après dix siècles d'oppression la France a fait pour eux.

Détaillant l'esquisse du Serment de David, nous remarquons à gauche trois balles et une raquette appuyée contre un panier, puis d'une dalle à l'autre nous suivons les ombres sous les souliers vernis, des dalles nous montons à la pierre nue des murs au-dessus de la foule, des yeux exorbités scrutent les voûtes, notre regard va aux fenêtres hautes où se sont hissés les curieux, comment

fut le ciel ce jour-là, les longs rideaux blancs s'engouffrent dans la salle, à travers les âges, à travers la poussière planant sur un désordre de chaises, nous apparaissent, pâles et lisses comme du marbre, les mains, les grappes de mains tendues vers l'orateur, et ce serment aux lèvres, le Serment politique, et la lumière bistre qui laque ces fronts hantés des Droits de l'homme. *À notre exemple, l'univers sera libre un jour*, disaient ces hommes. D'aucuns diront aujourd'hui que le temps de la Déclaration des droits fut temps de déclamation.

Les héros de la première Révolution française accomplirent dans le costume romain, et en se servant d'une phraséologie romaine, la tâche de leur époque (Marx). Nous voyons s'agiter, au nom de quoi, au nom du peuple, les lèvres des orateurs ; mais de ces déclamations, de la clameur que cela dut être, c'est à peine si nous parvient un éclat de voix entre deux grincements de banc, un tousotement dans le brouhaha d'un club ou d'un comité populaire.

David multiplia les dessins préparatoires puis commença à peindre le *Serment*. Afin de modeler leur corps, il a esquissé les députés dans le plus simple appareil. Sur la partie droite, trois mains, quatre têtes ont été peintes. Le plus à droite, c'est Barnave, qui un jour lança, pour excuser une effusion de sang : *Le sang versé était-il donc si pur?* Cette phrase, de bons plaisants la lui rappelleront sous le porche de la Conciergerie.

Devant lui, Mirabeau, bien en chair, le menton haut, le blanc des yeux marqué sous la pupille. L'artiste a gommé sa vérole et lissé sa crinière de Gorgone. Debout sur une chaise, Dubois-Crancé, dont la main émerge de la forêt de bras cernant Bailly le vétéran, l'astronome, qui lit le Serment. Devant la table où est juché Bailly, des députés sont enlacés comme pour une ronde. Le bras de Dubois-Crancé est tendu à l'horizontale, et sous sa paume : un homme à la tête renversée, le regard

extatique, porte ses mains à la poitrine, et semble près de défaillir ou prendre le ciel à témoin. *Le ciel, qui me donna une âme passionnée pour la liberté...* Dire que de telles envolées étaient applaudies...

L'amour de la justice, et de la liberté, est une passion comme une autre; quand elle est dominante, on lui sacrifie tout. — Une passion? — Le ciel m'appelle peut-être à tracer de mon sang la route qui doit conduire mon pays au bonheur et à la liberté; j'accepte avec transport cette douce et glorieuse destinée.

D'où ce parfum de sacrifice? Le public en venait-il vraiment aux larmes, comme l'indiquent des journalistes, dès que les orateurs appelaient le martyr et s'enivraient d'encens funéraire? Combien de poitrines s'offrirent aux *poignards de la tyrannie*, en discours et dans les faits? Est-il possible?

Le buste bien campé devant les pilastres en bois sombre de la tribune, et la main portée au cœur: il tient là son meilleur rôle. Sur l'esquisse de David, il a les reins cambrés d'un saint Sébastien.

Le peintre lui a galbé avantageusement la poitrine et les flancs, tout comme il avait affermi la corpulence de Mirabeau, qui avait la nudité plus avachie. Ainsi le voulait la convention néo-classique du dessin. Louons toutefois la liberté qu'a prise le peintre: seul dans l'entourage de l'Incorruptible, qui sans doute mourut vierge, il osa le déshabiller. Et rassurons-nous: l'Incorruptible ne posa pas pour le peintre — en témoigne l'infidélité du portrait. David eut le crayon pour le moins flatteur. En réalité, le coude était plus aigu, les hanches maigres, les épaules moins charnues. Il manquait de coffre pour couvrir la houle incessante des assemblées. L'air raréfié de la salle du Manège lui causa des hémorragies. Et on verra qu'à l'ultime séance d'assemblée, il sera pris d'étouffements en essayant de répondre au chœur des députés. Un tribun, un seul, aurait pu ce

jour-là vociférer plus fort : Danton. Les murs vibraient à sa voix, qui retentissait jusqu'à l'autre berge de la Seine lors de son procès. Il faut dire, on l'a dit, que marmot et déjà colosse, Danton avait épuisé tant de nourrices qu'on le fourra à l'étable sous les pis.

L'organe faisait la décision lors de débats parfois interrompus deux heures durant par les invectives ou l'enthousiasme. *N'applaudissez pas, n'applaudissez pas*, demanda un jour Isnard sans cesse ovationné, *respectez mon enthousiasme, c'est celui de la liberté!*

Les quelques semaines, les quelques mois qui suivirent le serment du Jeu de paume, Maximilien-Marie-Isidore Robespierre eut bien du mal à se faire entendre. Question de souffle, mais aussi il avait la voix aigre — « un filet d'eau tiède » selon Mme de Staël. Son accent artésien — il prononçait *aristocrassique* — suscitait les quolibets, et il n'en fallait pas tant pour que paille la majorité de l'Assemblée constituante : ils avaient vite compris que cet homme réclamait beaucoup plus qu'une révolution constitutionnelle. Et puis, il était agaçant à toujours demander la parole. Sur tout sujet il avait son mot à dire, sortant de son cartable une liasse de feuillets qu'il brandissait encore lorsqu'on le refoulait au bas de la tribune. Pourquoi s'entêter de la sorte, de quoi de qui s'inquiétait-il cet obscur avocat de province aux airs guindés ? Toujours ce mot de *peuple* à la bouche, et avec quelle componction il le prononçait. Quelle émotion chez ce démagogue, quelle rhétorique de bon élève, lorsque l'Assemblée décréta que seraient privés du droit de vote et déclarés *passifs* les citoyens ne pouvant payer l'imposition équivalant à trois journées de travail. Les pauvres n'ont rien à perdre, ils sont irresponsables : tel était l'argument, auquel il s'opposa :

Mais, dites-vous, le peuple ! Des gens qui n'ont rien à perdre ! pourront donc, comme nous, exercer tous les droits de citoyens ? Des gens qui n'ont rien à perdre ! Que ce

langage de l'orgueil en délire est injuste et faux aux yeux de la vérité! Ces gens dont vous parlez sont apparemment des hommes qui vivent, qui subsistent au sein de la société, sans aucun moyen de vivre et de subsister. Car, s'ils sont pourvus de ces moyens-là, ils ont, ce me semble, quelque chose à perdre ou à conserver. Oui, les grossiers habits qui me couvrent, l'humble réduit où j'achète le droit de me retirer et de vivre en paix; le modique salaire avec lequel je nourris ma femme, mes enfants: tout cela, je l'avoue, ce ne sont point des terres, des châteaux, des équipages, tout cela s'appelle rien, peut-être, pour le luxe et l'opulence, mais c'est quelque chose pour l'humanité; c'est une propriété sacrée, aussi sacrée sans doute que les brillants domaines de la richesse. Que dis-je! Ma liberté, ma vie, le droit d'obtenir sûreté ou vengeance pour moi et pour ceux qui me sont chers, le droit de repousser l'oppression, celui d'exercer librement toutes les facultés de mon esprit et de mon cœur, tous ces biens si doux, les premiers de ceux que la nature a départis à l'homme, ne sont-ils pas confiés comme les vôtres à la garde des lois! Et vous dites que je n'ai point d'intérêt à ces lois; et vous voulez me dépouiller de la part que je dois avoir, comme vous, dans l'administration de la chose publique, et cela par la seule raison que vous êtes plus riches que moi!

La liste est longue des droits qu'il réclama: élections à tous les degrés de la justice, égalité des peines pour soldats et officiers, égalité des parts d'héritage, droit de réunion et d'association, droit à l'aide sociale, à l'insurrection, liberté de la presse, abolition de l'esclavage, des discriminations administratives à l'encontre des juifs, de la peine de mort, etc.

Un *enragé* — le mot n'a pas daté — ainsi le qualifia certaine presse, ce M. de Rabesse ou Robesse-Pierre, quand ce n'était pas Robetz-ierre, Robert-Pierre, Roberspierre, ou simplement: M. D'autant plus dangereux cet inconnu, que, toujours poudré et bien mis, il affichait un

air correct. Bésicles doctement brandies, il débitait ses propositions avec méthode, et impératif il allait scandant

Il faut

Il faudrait

Les principes veulent que

D'après vos principes, je demande

Qu'on me prouve que les principes

Nous devons

Il faut

Il faut

Et pour couronner le tout : *Je déclare que je réclame votre justice*

J'ai besoin qu'on m'entende

De tels hommes, de tout temps il faut les faire taire. Imaginons Pascal descendu dans l'arène politique. Imaginons aujourd'hui des voix exigeant rigoureusement que... imaginons.

Un jour, comme les huées l'avaient obligé à quitter la tribune, on eut la malice de lui rendre soudain la parole. On fit silence, il sentit leur attente, se troubla, bégaya. Importante déclaration, s'exclama aussitôt l'abbé Maury sur la droite, il faut immédiatement l'imprimer et l'envoyer aux départements. Hilarité générale. À quelque temps de là, comme Robespierre encore s'obstinait à parler, Mirabeau se pencha à l'oreille de son voisin : « Cet homme-là ira loin, il croit tout ce qu'il dit. »

Il ira loin. *L'histoire de Robespierre est prodigieuse bien plus que celle de Bonaparte*, écrit Michelet. *En un moment, il va plus haut que le trône. Il est mis sur l'autel. Étonnante légende !*

Prodigieuse, sa chute ne le sera pas moins que son ascension.

De cette ascension, Michelet à bon droit s'étonne. Car de quelle étoffe était Robespierre avant la Révolution, quels signes annonciateurs d'un destin d'exception trouve-t-on dans sa biographie ?

Aucun. Avant 1789, trente et un ans d'une existence morne et réglée.

Toujours aux mêmes heures il sortait de chez lui. Chez lui, ce fut pendant quelques années l'austère maison à l'angle de la rue des Rapporteurs, anciennement rue des Rats porteurs, car du temps où il y avait là une auberge, des rats sortaient de la cave chargés de victuailles ; Arras étant ville juridique, les rats devinrent rapporteurs.

Sur la façade, le visiteur découvrira, haut perchée, une plaque commémorative. « Non il n'y a rien à visiter, vous répondra l'habitant, ici c'est une école de sténographie. Tout ce que je peux vous dire, c'est que Robespierre, de sa fenêtre, pouvait assister aux exécutions capitales qui avaient lieu sur la place là-bas. »

Manifestement, la ville a honte de son grand homme, qui a droit à peu de signes commémoratifs. Hormis la trop haute plaque, un petit buste transplanté dans un hall de bâtiment public parce que dehors, dès l'inauguration, il fut maculé de peinture rouge. Quant à une rue Robespierre, cent cinquante ans après, le conseil municipal accepta de l'envisager à condition qu'une rue Thiers soit simultanément inaugurée. Sans doute n'est-ce là qu'un raconter : comment imaginer que de braves bourgeois aient opposé au révolutionnaire le politicien modéré Thiers qui, après la Commune de 71, fit fusiller au bas mot vingt-cinq mille « gens de peu » (vocabulaire de ceux que Robespierre nomme « les honnêtes gens ») ? Qu'eût-ce été si la Commune avait touché à la Banque de France ? C'est en tout cas dix fois plus en une semaine qu'en un an et demi la Terreur ou les répressions d'Ancien Régime. Mais les chiffres comptent et effraient moins que les principes.

Arras. Les arcades de la place centrale, rigides et compassées, Robespierre les longea souvent, distrait, à son habitude, et ruminant sa prochaine plaidoirie. À l'occasion il défendait la cause de pauvres gens. Il ne s'en

vantait pas auprès de la bonne société où il avait ses entrées, et ne demandait rien aux clients indigents. Première manifestation d'une probité qui deviendra légendaire et sur laquelle il est inutile d'insister. Certes, ses tiroirs à sa mort ne contenaient que quelques sous, comme ceux de Marat et Saint-Just ; certes, Danton était plus de son siècle, à tout empocher avec naturel, d'où que vienne l'argent, c'est humain et le contraire ne l'est pas ; certes, Robespierre oubliait parfois de toucher son salaire de député. Mais s'étonnera-t-on encore longtemps que des hommes dédaignent l'argent ?

En cette existence convenable à tous égards, pas d'autre excès que patience, lecture et propreté. Peut-être quelque songe d'idylle rousseauiste anima-t-il la prunelle pâle. Pâle aussi, et lisse comme celui d'un Mozart d'imagerie, le front d'avant 1789 n'a gardé nulle trace des deuils familiaux.

Il a six ans quand sa mère meurt en couches à vingt-neuf ans. Elle a fait, dit-on, régner douceur et bonheur au foyer. Accablé de chagrin ? déséquilibré ? Le père disparaît, reparaît puis abandonne enfants et charge d'avocat ; il errera en Allemagne, et sa fin restera mystérieuse. Les responsabilités auxquelles le père s'est dérobé, l'aîné des enfants, Maximilien, les endossera. L'enfance a été belle, il n'aura ni adolescence ni jeunesse. Brutalement éjecté de l'Éden.

À l'école on remarque cet orphelin prématurément réfléchi. Une bourse lui sera décernée pour qu'il poursuive ses études au collège Louis-le-Grand, qu'a quitté un certain de Sade dix ans avant qu'y vienne Robespierre. Au confessionnal du collège officie l'abbé Asseline, futur confesseur de Louis XVI. Maximilien se retrouve parmi les fils des grands de ce monde et, pour compenser son infériorité sociale, il fera bien sûr de brillantes études. Un qui se vantera de l'avoir côtoyé, c'est Camille Desmoulins, de trois ans son cadet.